

Danemark

Volume 9, numéro 4 (52), juillet-août 1967

Jeune poésie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29610ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

(1967). Danemark. *Liberté*, 9(4), 39–60.

danemark

quelques mots sur la poésie danoise

Il y a dix ans, il eût encore été facile d'établir un panorama de la poésie danoise, selon les tendances et les regroupements. Une nouvelle génération, dont Jorgen Sonne (né en 1925), Klaus Rifbjerg (né en 1931), Jorgen Gustava Brandt (né en 1929), Benny Andersen (né en 1929), Robert Corydon (né en 1924), Ivan Malinovski (né en 1926), accompagnés par quelques poètes plus anciens comme Orla Bundgaard Povlsen (né en 1918) a surgi ou s'est affirmée de façon décisive, représentant une espèce de «révolution moderniste», en opposition contre leurs prédécesseurs. Ces poètes, et les jeunes qui sont venus ensuite, tels Per Hojholt (né en 1928), Jess Ornsbo (né en 1932), Knud Holst né en 1936), Poul Borum (né en 1934), Inger Christensen née en 1935), Henrik Nordbrandt (né en 1945), et d'autres, ont aujourd'hui des positions établies, et tandis que leurs oeuvres diffèrent de celles des prédécesseurs, elles diffèrent aussi, et beaucoup, entre elles.

En grandes lignes, on peut parler d'une ouverture plus large, dans la poésie des dernières années, d'un intérêt accru pour le quotidien, pour les objets communs ou de caractère technique, d'une ouverture, aussi, vers d'autres formes d'expression telles que le cinéma (ce qui se remarque, par exemple, chez Rifbjerg qui est, d'ailleurs, à part poète, romancier, critique et auteur de théâtre, également auteur de cinéma), diverses formes théâtrales, etc. Mais l'un des traits caractéristiques de la poésie actuelle danoise est bien sa variété: des poèmes complexes, très intenses d'un Jorgen Sonne aux monologues de Benny Andersen, des accumulations psycho-somatiques d'un Ornsbo, des fantômes qui hantent ses appartements petits-bourgeois et ses quartiers populeux, aux poèmes-noix d'un Hojholt, un des expérimentateurs les plus conscients et les plus avancés de la poésie danoise de ces années-ci, des impressions visuelles fines et précises de Corydon au parlando attentif de Jorgen Gustava Brandt et à l'expression pure et simple de Poul Borum.

Pour décrire, avec plus de précision, la poésie actuelle danoise, il n'est donc pas suffisant de détacher quelques tendances ou quelques écoles. L'on pourrait presque dire, au contraire, qu'à part la génération plus récente, influencée en grande partie par le pop-art ou, dans quelques cas, pratiquants de poésie concrète, la poésie danoise de ces années-ci est une poésie sans écoles. Pour la connaître, il faut connaître la gamme d'oeuvres qui la constitue.

Mais, comme elle n'est pas écrite dans une des grandes langues du monde, sa diffusion est limitée, ou en tous cas l'a été jusqu'à présent, au pays d'origine ou, du moins, aux seuls pays scandinaves. Du point de vue international, cette présentation de poèmes est donc une tentative modeste de rompre le silence.

UFFE HARDER

PIN AUX CIGALES

*Fraîcheur délicieuse de la profonde salle de pierre !
Ferme moelle du pain; et vin, fer des sources —*

Et voilà encore l'incendie du jour . . .

*la peau vibre;
la chaleur la heurte de sa massue, le sang
fermente et chante dans un crâne :
les cigales chantent, chantent dans le pin noir.*

*Noire contre le soleil, qui les pousse à chanter,
s'en dresse la tête en un éclat de vie,
tourmentant l'air aux transparences d'acides :
oiseaux chauffés à blanc dans un arbre d'enfer.*

*Des flammes s'élançant de ce creuset éclaté
de vagues empoisonnées dans un tournoiement de lumière —
pépite de soleil qui vibre éclaboussante d'étincelles
et brise son noyau noir en éclatements sonores :*

*Horlogerie insoutenable, axe du monde
brutalement dévié au giron du nadir,
dans un accouplement aux hurlements s'épuisant —
 quel fer griffu
lacère les cadavres brisés ?
Quel cœur commande à ces grondements fébriles ?*

*Meule d'ombre qui fait un désert du champ qu'il écrase,
des murs blancs de son antiquité, aligne les épaves,
géants étendus voués au dessèchement, à la poussière, au feu.*

*Là s'appuie ton oreille à la bouche du pouvoir,
ton cerveau ouvert au chant de son zénith —*

avant que la marée du soir te recouvre de silence.

JORGEN SONNE

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

CATALOGUE

Entrée privée. Combattantes. Entrée romaine. Combattantes privées, finalement. Salades romaines, soldats privés et sandales privées. Salade, finalement. Et entrée privée. Combattantes romaines, bassins romains. Combattant — ha ! Excellent. Salades romaines, excellent. Roumaines. Et rhodésiennes ! RUSSES ! Peut-être même des entrées rhodésiennes, c'est fantastique. Mais à tout prix bassins privés, avec combattants. Combattants et soldats romains. Et les sandales privées des combattants, n'oublions pas ça. Rhodésiens privés et contrées rhodésiennes, le tout cependant avec modération. Contrées russes, avec combattantes rhodésiennes. Et romaines ! Sandales ! Soldats ! Entrée ! Salade romaine ! Finalement — un vrai mets de seigneurs.*

IVAN MALINOVSKI

Traduit par Uffe Harder

ASCHENBRENNER

La surface de l'eau, la croûte de la terre, la peau : membranes contre la mort. Le miroir — quel mystère !

Une danse sur des poids spécifiques variants, l'une des substances dévore ce que l'autre vomirait aussitôt, soggetto per una commedia ...

*) : Il s'agit de l'oiseau (*Philomachus pugnax*). N.d.T.

A travers la membrane foetale de la matrice au capitalisme, à travers la membrane du sommeil à un autre rêve, de rien à rien.

IVAN MALINOVSKI
Traduit par Uffe Harder

BELLEVUE
(SEPTEMBRE)

Sable
fil de fer
une rangée de cabines
avec des lettres —
trous dans la terre
vent sur le sable
vagues
obscurité qui augmente
petits bassins avec des fontaines
pour en boire

pas de circulation sur les rues
la voiture seule au terrain de parking
obscurité qui augmente
sable
froid
feuilles sur les arbres
à l'entrée de ma trentième année
ici sur le sable
dans l'obscurité qui augmente
et le vent
les questions acquièrent
une ressemblance gênante
à des réponses.

UFFE HARDER
Traduit par Uffe Harder

MOUVEMENTS

Pour un tableau de Richard Mortensen

D'abord c'est debout
et puis ça chavire
le ciel se fait rouge

*plus vite
plus vite
dans l'espace
espace bleu
espace vert
qui chavire
l'ombre se précipite
par dessous*

*le dialogue continue
en silence
fendant l'air
comme des ondes*

*le surmenage de tout
la limite de l'insoutenable
la roue
se remet en marche
la course continue
en planement
rapace
humoristique
éperdu*

*quelque chose de cliquetant aussi
et quelque chose comme des notes blanches
de violon
hurlant
hurlant
à l'infini
le voyage ne s'interrompt pas*

*formes de requin
formes de poisson
formes d'oiseau
pointues
acérées
la rage
quelque part dans l'espace
tant de rencontres
ce changement continu de positions
en haut en bas au-dessus au-dessous
à travers
à travers le tout*

encore une fois
 sur le sable
 sous le ciel
 sur l'eau
 hors du temps des paroles
 innommable

la violence
 prise au piège du mouvement
 la colère prise au piège du mouvement
 la force prise au piège d'un changement infatigable
 la soif prise au piège du mouvement
 le désir pris au piège du mouvement
 sans repos
 l'espace
 se fait rouge
 se fait vert
 se fait bleu
 se fait quelque chose d'autre
 reste le même

Mais on peut aller au fond
 de ces moments
 horizontalement
 et les fixer
 immobiles
 sur la membrane de l'oeil
 et sur celle du ciel
 des secondes
 restent là
 immobiles
 calme impossible
 à la limite du son

 un peu plus vite !

UFFE HARDER

Ecrit en français
 revu par Monique Christiansen

FACTEURS

Des visages avancent vers toi comme sur de petits wagons
 les facteurs ont tendance à se mélanger :
 le pied entre par la porte avant la voix !
 ou la voix avant le pied

*l'impression d'une personne avant la personne
ou la personne seule sans l'impression
La personne avant la compréhension de la personne
ou la compréhension de la personne avant la personne en question
ou une toute autre.*

UFFE HARDER
Traduit par l'auteur

FUSEES

*Pointes de lances
tableaux de bord pointes de lances
angles aigus lames cigares
incandescence gigantesque
menace comme d'un revolver
courant électrique cigares aiguisés comme des lances
cigares brillants de haine
crayons pénétrant traversant
pal pointant de ce nuage de fumée
de cette gigantesque lueur
pointe de lance meurtrièrément seule
phallos téléguidé
destination : la lave
destination : les cendres
cargaison : bourdonnement silencieux monotone
fils électriques tic-tac d'horloge
enveloppe écorce cécité
rugissement inaudible
et ligotée par des courroies
la mort hygiénique
des tonnes de moustiques morts
plaques de cendre nocive
un fleuve qui s'évapore dans le grésillement
de la puissance chauffée à blanc la plus désespérée
de l'impuissance*

plus tard : lueurs

plus tard : cendres gaz et nuages

plus tard : effritement décomposition et silence

distance fourmis mourant de faim éternité

UFFE HARDER
Traduit par Monique Christiansen
et Uffe Harder

IL Y A DES MOMENTS

*Il y a des moments
 où les cris le clapotement des canots des autobus
 le dé clic des distributeurs automatiques
 l'in vraisemblable hideur des maisons
 une face d'assassin et une nuque rasée de près
 des moments où des brutes blondes aux yeux
 pleins de fer tordu aux poings
 lourdement chargés d'anéantissement
 des moments pleins de vapeur de charbon
 où une salle de bar se transforme
 en bombe à retardement
 des moments comme des entassements d'intestins
 habités par les mites et les blattes
 il y a des moments dont on ne peut se défaire
 des moments qui dévorent et les jours et les nuits
 et dont les parois noires et couvertes de suie
 ne peuvent être bisées par aucun mot.*

UFFE HARDER

*Traduit par Monique Christiansen
 et Uffe Harder*

SANS EXPRESSION

*Nuit au-dessus des toits
 dix cheminées de forme et de format différents
 cercueils magasin de confection
 fenêtres à croisillons écaillés
 stuc sale avec des fioritures
 dans l'escalier têtes de vikings et de
 walkyries peintes en gris
 le mur peint en vert épinard jusqu'à hauteur de genoux
 la tristesse intensément bruineuse de la cour
 la fumée qui tâtonne le long du mur
 et des voix dans la rue
 beuglant des chants nazis.*

UFFE HARDER

*Traduit par Monique Christiansen
 et Uffe Harder*

SCENE DE PARC AU CHIEN

*Noirs faisceaux d'aiguilles
 contre le soleil*

*chantant comme le coq de son gosier rouge
dans l'armature des poteaux téléphoniques*

*homme-regard —
toi qui saisis le monde
autour de toi sans te laisser prendre
dans la toile d'araignée des arguments*

*noirs faisceaux d'aiguilles chantantes
derrière les murs du parc
sculptures en ciment
brisées muettes
près du bassin visqueux abandonné*

*homme-regard qui réfléchis
le monde —*

*et vois les noires aiguilles du parc
bien faufiler le vent aux couronnes des arbres,
et vois le soleil pris
à l'armature du poteau,*

*et là-bas point mouvant du parc
un petit chien noir
levant la patte
contre la logique du tableau*

*homme-regard entre
les noires aiguilles chantantes.*

ROBERT CORYDON

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

ZERO HEURE

*La baie ballonnée
comme si avant que la seconde ne soit usée entièrement
une baleine épousant exactement sa forme
allait faire éclater le plomb de la surface
surface elle-même peau de baleine
étirée de chaque côté jusqu'aux confins de l'oeil
allait à l'extrême usure de cette seconde
précise en un frisson microbien
ah, se fendre, éclater, se transformer*

*pour ainsi dire chimiquement sous nos yeux en pourriture
yeux immensément petits qui perçoivent tout
recouverts de peau de baleine éclatée.*

*Les horloges de l'heure zéro se hâtent leurs aiguilles
notonectes fous, insectes en fuite
au-dessus d'un silence menaçant loin de nous
un tonnerre froid fait des essais sans bruit
le long de l'horizon, cela redouble, redouble tandis
que tout fait place, se soustrait à l'ordinaire
de cet après-midi à la banalité de ce climat et
à la médiocrité de l'impression visuelle elle-même
pourtant ce qui commande cette impression cest nous
c'est le regret, l'étonnement en nous
de cette audace qui nous pousse en avant
avec nos paniers pleins de tubes à essais
mains de semeurs, doux mouvements féconds
tandis que nous semons la plage de
becs Bunsen, de trachomètres
de compteurs de petits pas, d'atuyaux, de vases communicants
d'anastigmats, de téléchâssis et de petits
dispositifs hystériques pour l'obtention
d'assez d'espace entre les dents pendant
un traitement de la racine par ex., de tubes à essais
que nos mains jettent, par volées grises, ininterrompues
et qui se brisent sur la plage, tintent, emportés au loin
par le premier vent, pendant que nos yeux changent
les écailles tombent, les écailles tombent et nous fixons
nos mains qui s'emplissent de grêlons.*

*Sans nous accuser les poissons
humoristiquement mis à mort nous regardent
de leurs colonnes, Geyser, Genève, bouffis, divisés
et peut-être, dans trois minutes, dans trois ans retombants
peau de baleine, ah, comme les mains se jettent
derrière les oreilles pour entendre la détonation, comme
nous brûlons de faire montre de connaissances
en soi fort sporadiques mais à cet instant
oratiquement surnaturelles sur le mécanisme des explosifs
sous-marins, leur méthode de projection
la fonction de leur système d'allumage et
leur effet, trois colonnes avec des poissons, trois
figures suspendues dont les coeurs au vinaigre se balancent
et le tonnerre avec ses manifestations tacites
de quelque chose d'essentiel
qu'il n'arrive pas à dire.*

Seuls maintenant la grêle et les tympans
 dans la main, sans les voir
 nous sentons maintenant les nageoires, le vide de nos yeux
 pendant que la baleine immobile et couchée sonne
 l'heure zéro dans son ventre étonnement
 grand, gargouille comme le néant même et que nous montons
 poissons verticaux aux yeux fixes
 vers l'anonymat trivial d'une hauteur
 sur nos colonnes, poissons inconnus, poissons
 baillons dans la bouche à l'heure zéro
 heurtent dans leur ascension silencieuse
 l'heure du temps désagrégée au-delà de
 zéro.

KLAUS RIFBJERG

Traduit par Monique Christiansen

MERLE

Des mains rouillées ouvrent
 le portail de l'hôpital le sol
 de terrazzo gris caoutchouté se tait
 respirant par des plaies dans la pierre
 les vivants font encore moins de bruit
 tandis que les aiguilles en fer de l'horloge
 passent sur leurs joues avalanche du charbon
 entre les maisons il pleut en dedans
 une bouffée médicamenteuse montante descendante
 est en prison derrière de la gaze dressée dans des tubes
 tu dors dans les sous-sols aveugles attends derrière
 un paravant une main sur le drap
 doigts envolés un calme humide et gris
 alors dans ton coeur le miroir grandit en question
 voile protecteur souvenir-radar d'un
 autre temps alors dans l'oreille du coeur un son arque
 s'amplifie écho martelé d'images
 d'odeurs colorées en mineur entre des nuages
 alors l'aucun-bruit se tait tu t'éveilles
 tu l'as entendu

KLAUS RIFBJERG

Traduit par Monique Christiansen

QUAND JE VOIS LES AUTOS

Quand je vois les autos je pense à la mort
 combien il y en a !
 combien à supprimer
 à échanger
 mettre au rebut

Une génération après l'autre.

Quand je regarde les autos
 les plus uniformes, celles qui sont comme sont le plus d'autos
 les arrondies, les allongées arrondies
 petits coléoptères sur le ruban des routes
 celles garées sur plusieurs rangs, lisses et brillantes
 je pense aux enfants
 et à ceux qui ont dix-huit ans
 qui ont trente-trois ans
 et aussi à ceux du milieu qui acceptent leur situation de supporteurs
de crise
 et aux vieux valides qui sont si rares
 dans la plupart des quartiers.

Ecoute dans le ferry-boat comme les autos démarrent
 ce grand hangar de caractères légèrement dissemblables
 s'ébranlant, ronronnant
 d'une même forme d'un même bruit ou presque
 masses rondes dans le blanc clair-obscur luisant de ce
 ventre rond

Et vois quand le ferry se vide
 de ses autos
 comme cela dure !
 tant il y en a !
 en une secousse légère sur le plan incliné
 un par une
 échappant sans le savoir provisoirement à Hiéronimus Bosch
 elles trouvent la sortie, accélèrent
 s'échappent de la gueule ouverte

Si je les vois par files
 sur de plus grands espaces gris
 je vois souvent une chose
 qui n'est jamais là quand je la vois
 quelque part sous le vernis et le verre monotones

*de leur super-luxe
quelque chose comme du rouge, comme l'éclair d'un drapeau rouge
mais pas un bruit
en dehors de ce ronronnement qu'il y a
de tous ces pets
au dedans du fini rassurant de la forme*

*C'est à la mort que je pense
quand je vois les autos
à la mort qui chez nous
ici
n'est apparente, visible, que dans les autos
pratiquement
seules les autos prennent la lumière à témoin
les autos seules ou presque*

*La mort est si douce autrement
pour la plupart des vivants
du fait de leur terreur refoulée simplement
elle est confortablement annulée
l'employée d'agences d'assurances
enfermée, cachée par l'innocent béton
des hôpitaux
telle un monstre isolé
des vivants mourants
et seuls de bizarres affligés
ainsi que de rares amoureux peut-être
connaissent les réserves naturelles des cimetières*

*Qui des amateurs de catastrophes
des mangeurs de feu-nés de la journée
qui est-ce qui vit avec la mort ?
ce chauffeur qui sommeille
cet homme pratique
pour qui la mort n'est pas pratique
comme un décès
comme la distraction intempestive d'un importun chagrin
et les cimetières d'autos le long des routes
seuls dans ce jour étalant dénudés
carcasses appareils génitaux organes décombres
yeux éclatés fronts éteints
orifices des débris labyrinthe
cinéma rappelant une séquence de poursuite par ce
masque rituel ferraille dans le vent
nuques fracassées des carrosseries*

*totems qui se rouillent
là on tolère le romanesque de la fin
et le grotesque si comique*

JORGEN GUSTAVA BRANDT
Traduit par Monique Christiansen

HOMUNCULUS

*Les arbres fruitiers désleurissent
sur le ciment fendu
comme à l'approche de l'automne
quand à l'abri derrière la vigne
se ratatine l'homuncule
et que le gardien de phare
aiguise ses dents
à sa lanterne*

*Chaises longues laissées
sur l'allée
d'après-midi
Gens de dimensions
et de situations
variées
en route
entre les points d'équilibre*

*En été
ils tordent leurs visages
au soleil
et chassent leurs regards
agités
plus loin
au-delà
des éclats de verre
et du sable
dans son flocon vert
pousse l'homuncule
dans un arôme
d'arrière-saison*

HENRIK NORDBRANDT
Traduit par Solange Rousing Olsen

POÉTIQUE

Sourd plus sourd est le monde
 vide autour des choses
 Laisse dans la maison un histrion
 pièce grotesque pour deux jambes
 un visage modelé à la main
 On souffle dans les noires trompettes des serrures
 cavale le long des couloirs
 sur les étriers mouillés des bouilloirs
 et des défroques s'affaissent au plus profond des armoires
 un cerveau endommagé se remet
 à fonctionner

La table éventrée
 les entrailles pendantes comme des franges d'algues suantes
 et les meubles sont là
 comme des bâts poilus en confiture
 portes semblables à des soudures de fonte
 enfin fracturées
 Mets en branle les pianos et les
 leviers de vitesse des langues
 relève-les tous les visages dressés à la verticale
 dans les accélérations d'un chant
 dévoile-leur les instincts profonds de la circulation
 salle de triage
 lentement un pavillon s'emplit de débiles mentaux

Extase par millions lampes à arc je vous attends
 bégaiement antédiluvien
 mirages aériens énormes chair de poule
 chant du coq hors saison
 Un chat guide dans le noir son
 phosphore sporadique
 une langue allume dans la bouche
 son propre petit incendie
 Dents de cric
 s'efforcent de soulever un peu
 Quelle réalité atteinte résonnant
 comme un os plaintif
 les lumbagos grossissent dans l'obscurité
 les cuvettes attendent des malades qui le sont pour de bon.

Poumons enfoncés
 respiration ravagée
 un cerveau bloqué pour la nuit

*Quels malheurs cousus dedans le corps
 des yeux encore sur les lieux du crime
 La propriétaire cherche ses polices d'assurances
 et des cadenas mangeurs d'homme
 quels espoirs de pompiers et d'ambulances
 prêtes à mettre en service
 le jugement reçu
 supplice de la roue de la poésie
 et oreilles de chien coupées.*

JESS ORNSBO

Traduit par Monique Christiansen

VOYEUR

*Voir —
 Sait-on vraiment ce que c'est
 que voir ?
 Les arbres, les oiseaux, les visages dans la rue
 dans les tramways —
 C'est cela, voir ?
 Tout prend la pose
 il n'y a plus qu'à prendre la photo
 Mais, voir
 c'est épier le sujet
 quand il ne se sent pas épié.*

*Me voilà à genoux au trou de ma serrure
 et je vois :
 La femme du quatrième qui s'arrête
 pour souffler —
 qui donc autre que moi
 l'a vue avouer sa graisse ?
 La facteur qui se gratte le cul derrière ma porte
 Un jeune homme qui, nerveusement,
 sans arrêt, s'ennuie les mains à sa manche
 — vainement
 Le fêtard qui, le regard fixe
 porte la main à son coeur
 Le mendiant qui ricane
 en descendant l'escalier
 Le monsieur raide qui s'effondre
 Le pauvre type qui se redresse.
 Je vois, je vois
 pour la première fois*

à genoux devant mon petit autel
 mon trou de serrure où passe
 le souffle froid de la vérité
 Enfin je respire
 Enfin je vois vraiment
 maintenant que personne ne m'épie.

BENNY ANDERSEN

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

LA VIE

La vie
 nous savons tous ce que c'est
 la vie
 qui apporte tant
 qui emporte tant
 moi je n'ai rien contre la vie
 mais elle ne se présente plus à moi aussi naturellement qu'avant
 elle réclame maintenant de moi plus d'entraînement
 un long échauffement chaque matin
 qu'est-ce que cela va donner ?
 à la fin tout se réduit à un élan
 et au moment du saut
 on n'en peut plus.
 Il n'y a pas d'autre moyen
 que de ruser avec soi
 pour tenir bon :
 s'élançer pour prendre son départ
 se donner à fond dans un long élan
 de toute son âme et de toute sa vie.

BENNY ANDERSEN

Traduit par Jeanne Niels Tybjerg

LETTRE

Ma fille. Voilà qu'ils t'ont redit
 que je te tue de tous mes soins.

N'oublie pas que la coquille de la noisette
 mi-dure quand on la cueille sur l'arbuste

est un défi bien adapté
 à leur dentier.

Vous, petites tombées de moi, allez mourir dans leurs poches
 comme des bibelots, agréments cuirassés.

*Mais console-toi de ce singulier destin. Autre chose
consolante : tu n'étais pas mort-née en tout cas . . .*

*Pour ce qui est de moi je préfère
me casser le cou dans un poème*

*que de le voir claquer au vent estimé
au sommet d'un poudding.*

PER HOJHOLT

**LA NOIX DE L'ESTAQUE
DEFINITION D'UNE PROSE**

*Quand je sortis dans le jardin un jour de grand matin
elle m'accueillit immergée dans un inaccessible Gris.
Pas celui de la nature, celui que Pissarro décrit . . .*

*Où était le milieu là où rien n'était né ?
Le pinceau tournait en rond et par un dernier
bond à travers toutes mes notions je ne gagnai*

*Que quelques points, les plus voisins
pour la couleur. Puis le ciel se mélangea*

*avec le tilleul enjambant les distances de l'âme.
Je regardai l'herbe avec des yeux de mouche.*

*Tôt le matin je sortis au jardin
pour travailler au portrait de Vallier*

*et je rentrai mourant. M'embarquai dans une noix
et partis pour l'Estaque, l'Estaque sur mer.*

PER HOJHOLT

Traduit par Monique Christiansen

SILENCE, ARCHEOLOGIQUE

*Dans un épais silence
je vois
que tu t'es absentée
dans la préhistoire*

*Juste après le déjeuner
o déjà perçaient de gros problèmes
de linguistique
tu te mis à parler
un âpre sumérien
insaisissable
l'écriture cunéiforme sortait de ta bouche
comme d'assyriennes défenses
désespéré
je jurai comme un Turc
résultat nul
juste après le déjeuner tu quittas pour toujours
notre ère à nous
et dans ta cuisine babylonienne
abandonnas
les lois de Moïse Gilgamesh et les
Upanishades
dans l'après-midi c'était net
tu cherchas asile historique
dans l'atlantide noyée*

*Vers sept heures j'ai commencé
de chercher
avec un radar des sondes à écho une foreuse
à puits
dans le dédale de nos chambres
j'ai tracé des chemins difficiles
vers nos villes en ruines
plus familières
à travers les coquilles d'oeufs
les papiers peints d'hieroglyphes
et les terrasses touffues des canapés
j'ai utilisé la méthode
de fouille
la plus perfectionnée
dans tous les tapis j'ai analysé
les taches de brûlures
groupées*

*Ce temps-là on n'entendait
qu'un murmure de coquillage
entre les périodes historiques*

*D'où vais-je donc
l'exhumer ?
dans quelle image*

*dans quel fragment ?
 je fouille encore à l'aube
 un casque tropical
 sur le crâne
 dans l'énorme koekken moedding nordique
 laissé par toi
 au fait tu dois bien être là quelque part
 sous quelque lointain cuiller à café
 en tous cas on continue à raconter
 que tu as existé.*

KNUD HOLST

Traduit par Solange Rousing Olsen

UNE FEUILLE MORTE

*Pénétrer à présent
 en ceci dans ma main
 parce que c'est tous les temps
 tous les hommes et d'autres choses
 tout le sol oublié.
 Ramper à présent au travers de moi-même
 jusqu'aux caresses involontaires
 des bouts de doigts.
 Me lier à présent
 par le toucher
 à tout ce qui est mort à ses naissances.
 M'approprier à présent
 comme un héritage légitime
 un mince dessin gris comme poussière.
 Toucher à présent
 avec mon corps entier
 toute autre chose qui périt.*

POUL BORUM

Traduit par Uffe Harder

POEME D'OEIL

*L'oeil vieillit
 et le monde devient plus petit
 mais non moins confus.
 L'oeil paraît encerclé
 de temps perdu
 en rides minces et fines.
 L'oeil dans le miroir*

*a un centre plus noir
d'inscrutabilité.
L'oeil vieillit
et rêve plus souvent
d'yeux fermés.
L'oeil s'éveille
du sommeil
en éclats de pleurs
L'oeil regarde
les yeux des autres plus loin
ou beaucoup trop près.*

POUL BORUM

Traduit par Uffe Harder

CONTRE UN MUR

*Si tu ne sais pas ce que c'est qui vient
alors c'est l'obscurité qui vient.
C'est bien l'obscurité, et l'obscurité est le mur
contre lequel tu te presses en chuchotant.
Et si tu ne sais pas qui c'est qui écoute
alors ce sont les autres hommes qui écoutent;
ils sont couchés l'oreille tendue de l'autre côté du mur
et l'un envers l'autre ils font semblant de dormir.
Si tu ne comprends pas d'où vient ta solitude
alors c'est des autres hommes qu'elle vient.
Mort et calme, mort et calme, c'est ce que tu voudrais pour toi,
mais tu ne sais pas ce que c'est qui arrive,
et tu le reçois en chuchotant
des autres là derrière le mur
et en tous cas ce n'est pas mort et calme que tu reçois.
Si tu ne sais pas quel est le sens de ta vie
alors cela en est le sens.*

POUL BORUM

Traduit par Uffe Harder

JE M'APPUIE TENDREMENT SUR LA NUIT

*Contre une balustrade rouillée
je m'appuie
tendrement sur la nuit
je retrouve mon épaule et ma joue
je retrouve ma tendresse
fer contre chair.*

*Le reste ce sont
des bannières
qui flottent silencieusement
qui interrogent l'espace
à l'intérieur
au dehors
de la nuit et de l'âme : mort?
ma main repose sur le visage
tressaillant de la nuit
et ceuille un peu de rouille
sur ma joue.*

INGER CHRISTENSEN

MON CORPS FELE MON CORPS MORT

*Mon corps fêlé mon corps mort
qu'est-ce que c'est ?
Les fourmis n'ont rien à faire
dans la neige
non
mon corps
c'est la poésie la poésie la poésie
J'écris ici : mon corps
qu'est-ce ?
Et les fourmis m'emportent au hasard
loin
mot après mot
loin.*

INGER CHRISTENSEN
Traduits par Solange Rousing Olsen